

REBECCA SANTINI

Le cri d'une femme



ROMAN

Rebecca Santini

Le Cri d'une femme

© Rebecca Santini, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9193-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À L.S.L, mes raisons de vivre.
À nous, la Reben family, pour la vie.
À la garde rapprochée des boucles d'or, sans qui rien de tout cela n'aurait été possible.

Mais aussi, à la maternité, aux femmes et surtout, à l'amour !

Chapitre I :

Le 22 août 2023,

Qui n'a jamais eu ce sentiment de vide qui nous aspire au-delà des profondeurs des ténèbres ? Cette exaspération de soi qui nous pousse à vouloir pourrir dans de misérables catacombes, sans regard accusateur, sans jugement, sans personne, loin des autres et, surtout, loin de nous-mêmes. Plus le temps passe, plus ce sentiment d'amertume laisse flotter en moi l'étrange sensation de bile noire, de tristesse profonde, d'ineffable mélancolie. Je ne sais plus qui je suis, ni où je vais. Ma vie n'est plus qu'une banale futilité et j'ai perdu le souffle magique qui me tenait autrefois.

Devant la mer incertaine qui tente de rejoindre le bord de la plage tandis que la houle semble l'entraîner vers l'horizon, je me sens mourir. Son bleu insouciant et ses vagues puissantes s'engouffrent dans ce paysage sans l'ombre d'une inquiétude. Elle fuit vers le large sans la moindre détresse, laissant quelques auréoles sur le sable dépouillé de son écume. Il y a des paysages naturels qui condamnent à jamais l'existence d'un homme. Celui-ci en fait partie. Ô comme le monde est pâle sous la lumière de la lune ! Allongée sur le sable, je regarde le ciel et je me questionne sur la versatilité du ciel qui se dresse devant moi. Les nuages défilent plus vite que mes pensées, recouvrant de temps à autre la lune d'une ombre angoissante. Le paysage offre à la fois le crépuscule du soir et l'aurore des ténèbres. Mes yeux, alourdis par le sommeil, laissent mon corps inerte face à la pérennité de la nuit.

Alors que mon corps est envahi par la lourdeur de la vie, mon esprit se torture en se posant toujours les mêmes questions. Je repense à ce psychologue qui avait abordé, dans un podcast, le sujet des cinq langages de l'amour : paroles valorisantes, moments de qualité, cadeaux, services rendus, toucher physique. Il semblerait que ce soit par ce langage qu'il faut communiquer dans un couple. Je ne sais pas depuis combien de temps ce langage a laissé place à ce vaste et profond silence. Et je ne parle pas d'un silence de sérénité, d'un silence qui apaise, d'un silence dans lequel on se sent confortable. Non : je parle d'un silence amer, d'un silence où l'essence même de notre existence se perd et ne revient jamais.

Je sais que, demain, nous reprendrons le chemin vers Paris, et mon ventre se noue à l'idée de retrouver cette vie fade et monotone, avec mes enfants qui m'épuisent et mon mari qui m'accable de reproches. Je tente de profiter une dernière fois du vent frais de la mer qui vient caresser mon visage puis je retourne terminer les valises.

Nous venons de passer deux semaines à la Palmyre, dans un hôtel au bord de la plage. Les vacances ont été sereines : des baignades, des promenades à vélo, des châteaux de sable et peu de querelles avec mon mari, Édouard. Nos quatre enfants, au grand air, ont été bien moins pénibles, et les nuits, plus tranquilles ici. Demain, l'enfer refera surface.

Le 23 août 2023,

À peine avons-nous posé nos valises dans l'appartement parisien qu'Édouard me reproche déjà d'avoir mis trop de produit pour laver le sol. Puis il grimace devant le chili con carne que j'ai préparé. Rien ne va jamais. Et ce n'est pas près de changer.

La soirée s'éteint comme une bougie vacillante. Je me réfugie dans mon lit, mon petit bébé accroché à mon sein, minuscule ancre qui me retient encore à la vie. Mes larmes, elles, s'échappent en silence, une à une, comme les gouttes obstinées d'un robinet mal fermé, martelant doucement le vide.

Ma psychologue, Madame F., que je consulte depuis peu, m'a suggéré de tenir un journal afin d'y déposer mes pensées comme on dépose un fardeau, et d'y raconter mes journées comme on trace un chemin incertain. L'idée m'a semblé belle. Écrire, c'est m'offrir un souffle. Écrire, c'est rallumer une flamme dans l'obscurité.

Lorsque j'étais plus jeune, j'ai tenu plusieurs journaux intimes à travers lesquels il m'arrivait de me confier ou simplement de m'évader. Mais au début de notre relation, bien avant notre mariage, mon mari, Édouard, avait trouvé mon journal et l'avait lu. Pire encore, il s'était octroyé le droit d'écrire dedans. Un jour, alors que je m'apprêtais à noircir les feuilles de mon journal avec la misère de ma vie, je fus horrifiée de voir, sur la dernière page, que l'encre de ses mots s'était concédée droit de commenter mes pensées que j'avais timidement partagé là précédemment. Ce jour-là, je m'étais sentie violée. J'avais l'impression qu'il avait pénétré mon âme sans y voir été invitée, puis qu'il

l'avait poignardée, pour mieux la rejeter dans l'obscurité. Depuis, je n'ai plus jamais osé écrire dans un journal.

Ce soir, je m'efforce d'enregistrer quelques notes dans mon téléphone et d'y ajouter une date pour donner l'impression de raconter l'histoire de ma vie afin de faire plaisir à Madame F., qu'il m'arrive de voir certains jeudis soir.

La difficulté de cet exercice se trouve dans le fait que je n'ai rien à dire. Les journées passent et se ressemblent toutes. Je berce mon nouveau-né pendant des heures. J'essaye d'arriver à bout de la montagne de linge qui m'attend, chaque jour, sagement, dans ce panier blanc, que j'ai acheté en solde chez Monoprix. Je range les jouets abandonnés depuis la veille au soir aux quatre coins et au milieu de chaque pièce de la maison. Ensuite, je tente d'éradiquer les poils du chat avec mon aspirateur. Enfin, j'enchaîne avec le long tunnel du soir, le goûter au parc, les bains, le repas, le coucher de mes enfants. Et puis, je râle, je m'exaspère et je grommelle sur mon état de fatigue qui ne cesse d'augmenter et qui se répand comme la peste sur l'ensemble de mon corps.

Je ne sais pas comment font les femmes au foyer. Je les admire. Elles qui semblent tenir debout sous le poids des jours. Mon mari, Édouard, antiféministe et farouchement machiste, répète que, contrairement à moi, ces femmes ne se plaignent pas. Elles font le ménage, la cuisine, le linge, et se disent heureuses de le faire. « Certaines femmes choisissent cette vie et s'en contentent très bien. C'est normal que le mari, qui travaille, ne fasse rien. Lui apporte l'argent. C'est ça, un travail d'équipe. » Mon mari, ne comprend pas pourquoi j'ose me plaindre de ce quotidien qui m'accable, et ne comprend pas pourquoi je suis affligée qu'il ne soit pas capable de plier du linge.

Alors, je m'interroge sur la condition de vie de ces femmes au foyer. Que font leurs maris ? Se laissent-ils totalement porter par leur femme sous prétexte qu'ils sont les seuls à avoir un salaire ? Où contribuent-ils quand même à la gestion du foyer familial ?

Ici, la question n'est pas celle du congé maternité. Que je travaille ou non, rien ne change : la répartition des tâches reste la même. Il range parfois la vaisselle, il sort les poubelles. Et cela s'arrête là. Tout le reste m'incombe. Et c'est là, toujours, le nœud de nos querelles.

Finalement, que je travaille ou non, mon état d'âme demeure identique. Ma charge mentale explose et que je l'exprime, que je le crie, que j'en pleure, rien

n'y fait, rien ne change.

Et si, par mégarde, il lui arrive d'étendre une machine de linge ou de changer les draps du lit, je dois l'applaudir pendant des jours comme un enfant que l'on féliciterait d'avoir correctement rangé sa chambre. Puis je dois le remercier de m'avoir « aidée ». Et moi ? Qui me remercie à la fin de la journée lorsque je me suis occupée du linge, du ménage, des repas, des cadeaux pour la crèche, de l'organisation de la kermesse, des rendez-vous chez la pédiatre... ? Personne.

Mais comme il gagne plus d'argent, pour lui, c'est normal. Les tâches ménagères sont réservées au plus petit salaire du couple. C'est insupportable pour une femme d'être financièrement soumise à son mari. Je dois demander l'autorisation d'acheter une baguette de pain avec la carte du compte commun sous prétexte qu'il l'alimente plus que moi.

Et dire que, dans certains pays, les femmes n'ont pas le choix, elles sont toujours contraintes de vivre sous cette emprise masculine. Toutes ces femmes à qui l'on refuse les études, que l'on enferme loin du monde du travail et que l'on contraint chaque jour à des tâches qui ne devraient pas être les leurs. Si la femme est encore loin d'être l'égale de l'homme sur le monde du travail, elle est aussi loin de partager équitablement les obligations du foyer avec son mari.

Initialement, nous sommes pourtant à égalité sur le plan de nos études, puisque nous avons le même diplôme. Mais lui, il a décidé de vouer sa vie à sa carrière, alors que moi, j'ai pris la décision de la mettre entre parenthèses pour mes enfants. Alors, inévitablement, pendant qu'il passe des heures à travailler, moi je passe des heures à allaiter et à changer des couches. Et alors qu'il est gracieusement payé, moi, personne ne me paye. Ce que je fais n'est pas moins fatigant, pas moins difficile, simplement ce type de travail n'est pas rémunéré par notre société actuelle.

Et dire que tous ces hommes ont tous été bercés par une femme, qui les a mis au monde, et qui a sacrifié une partie de leur vie pour les nourrir et les éduquer. Mais ça, personne ne le voit, non, jamais. Personne ne voit la petite main-d'œuvre qui est en réalité à l'origine de la création humaine. Donc, je fabrique des êtres humains, mais je suis financièrement dépendante de mon mari. Et cette situation est très inconfortable.

Je suis obligée de lui demander la permission de faire des courses et, lorsque je reviens avec mes sacs remplis de denrées pour notre famille, il me regarde d'un air accusateur, comme si j'avais utilisé son argent pour m'offrir des sacs

Chanel et des chaussures Louboutin. Puis, il m'accuse, comme toujours, d'avoir acheté trop de pâtes, ou de n'avoir pas assez fait d'économie en achetant des produits trop chers. Il faut savoir que les promotions l'obsèdent. Il serait prêt à dépenser de l'argent pour quatre boîtes de céréales que personne n'aime dans notre famille, simplement parce qu'une étiquette clame « Trois achetés, un offert ». Je pense que nous n'avons pas la même éducation et pas les mêmes valeurs. Je n'y peux rien. Et combien même j'essaye de faire des efforts pour le satisfaire, il trouve toujours le moyen de me cracher son mécontentement à la figure.

J'ai trente-deux ans, je suis mère de quatre enfants, et je suis actuellement en congé maternité. J'ai donc l'aisance financière d'une adolescente de quinze ans, la charge mentale d'une mère de famille de quarante ans et le corps flétri d'une vieille dame de quatre-vingt-dix ans. Esclave de mes enfants et de mon mari, mon quotidien se résume à tenter de satisfaire cinq personnes qui, quoi que je fasse, ne savent faire qu'une chose, exprimer leur déplaisir. Je n'ai donc aucun rebondissement à raconter et j'ai peur d'ennuyer Madame F, avec mes longues journées qui se ressemblent toutes. Mais elle m'a dit de le faire pour moi, pas pour elle.

J'écris donc l'ennui de mes journées et, lorsque cette vie monotone devient trop lourde à porter, je fais ma Bovary, je prends ce petit carnet rouge qui n'est jamais loin de moi et les mots commencent à défiler devant moi.

Chapitre I BIS :

Carnet rouge

J'ai connu le grand amour, le vrai amour, une seule fois. C'était, il me semble, il y a très longtemps.

Lors d'une divine soirée d'un mois d'avril doux et chaud. Je ne me sentais pas d'humeur à me rendre à ce dîner. Je n'avais pas envie de faire face à toute cette mondanité. Je voulais flâner à travers l'air doux de paris en m'apitoyant sur mon pauvre sort de la jeune fille de 17 ans que j'étais. Mais, mon amie, Élisabeth, était prise d'une tout autre effervescence, elle voulait absolument se rendre à cette soirée où se trouvait Auguste, un gentleman qui lui faisait la cour depuis déjà quelques mois. Résolue à faire plaisir à Élisabeth, je me vois encore hésitante sur le choix de ma tenue. Rien ne me semblait adapté pour l'occasion. Lassée de mes vêtements, je finis par en choisir un au hasard. Une petite robe noire. Durant le trajet, alors que les stations de métro défilaient devant nos yeux, Élisabeth imaginait déjà le déroulement de la soirée qui nous attendait. Je l'écoutais se languir de cet homme qu'elle m'avait promis d'embrasser et pour qui elle brûlait de désir depuis déjà plusieurs mois.

La soirée était longue et fastidieuse. Il n'était pas rare que je ne me sente pas à ma place en société. Les conversations me semblaient superflues et ceux qui les animaient paraissaient illusoire. Comme des marionnettes que l'on agiterait sur un petit théâtre en bois pour faire rire un public enfantin. Je regardais l'heure qui ne semblait pas vouloir avancer et Élisabeth, qui riait comme une cruche aux moindres mots de cet homme qui n'avait rien de drôle à raconter. Je ne sais pas ce qui lui plaisait tant chez Auguste, il avait incontestablement de beaux yeux bleus, mais il était vide de l'intérieur et sa conversation était plus que limitée. Ses paroles étaient fades et ses blagues étaient lourdes.

Je pensais être sur le point de m'endormir sur le divan lorsque, soudain, l'hôte nous annonça que d'autres personnes devaient se joindre à nous. Pas encore, me dis-je. À ce rythme-là, je ne serais pas dans mon lit avant plusieurs heures. Je voulais plus que tout enfouir mes oreilles dans le duvet de mon oreiller et c'est alors qu'une sonnerie me sortit de mon état léthargique.

C'est là que je l'ai vu. Il entra à la fois sûr de lui et timide dans la pièce. Des cheveux châtain clair, presque blonds, ni raides, ni bouclés, coiffés en bataille,